

ERIC

W
R
I
G
H
T

UNE MORT EN ANGLETERRE

Une enquête de Charlie Salter



ALIRE

Extrait de la publication

À PROPOS DE
UNE MORT EN ANGLETERRE...

1986 — PRIX ARTHUR-ELLIS

« MONSIEUR WRIGHT A DÉPLACÉ SON POLICIER TORONTOIS EN ANGLETERRE OÙ, ÉVIDEMMENT, SALTER EST PLONGÉ DANS UNE AFFAIRE DE MEURTRE. L'INTRIGUE EST ASSEZ BIEN SENTIE, MAIS LE RÉEL PLAISIR RÉSIDE DANS L'AFFRONTEMENT ENTRE SALTER ET LES COUTUMES ANGLAISES, LE CLIMAT DU PAYS ET LES AUBERGES PROVINCIALES, TOUT CELA DÉCRIT AVEC UN MANQUE DE RESPECT EXTRÊMEMENT RÉJOUISSANT. »

Atlantic Monthly

« AUTANT IL S'AGIT D'UNE HISTOIRE DE DÉTECTIVE, AUTANT IL S'AGIT D'UNE ÉTUDE SUR DEUX TRÈS ATTACHANTES PERSONNES QUI S'APPRÉCIENT ÉNORMÉMENT, MÊME SI ELLES S'APERÇOIVENT QUE LEURS INTÉRÊTS DIVERGENT CONSIDÉRABLEMENT...

UNE MORT EN ANGLETERRE SE PRÉSENTE AUSSI COMME UN GUIDE PLUTÔT DÉSOPILANT SUR CE SUR QUOI LES VISITEURS RISQUENT DE TOMBER DE NOS JOURS EN GRANDE-BRETAGNE. »

The Globe and Mail

« *UNE MORT EN ANGLETERRE* EST UN ROMAN POUR L'AMATEUR DE POLAR — VOIRE LE PURISTE —, UN CASSE-TÊTE DANS LEQUEL WRIGHT PARSÈME SES INDICES SUR LE CHEMIN MENANT VERS LA SOLUTION. LE RYTHME EST RAPIDE, LES INDICES SUBTILS, LE TRAVAIL FORT BIEN FAIT... »

Quill & Quire

« LE POLICIER CHARLIE SALTER EST UN PERSONNAGE TELLEMENT SYMPATHIQUE QUE LE LECTEUR POURRAIT NE PAS S'INQUIÉTER S'IL N'Y AVAIT AUCUN CRIME À RÉSOUDRE. CHAQUE NOUVELLE APPARITION DE SALTER RESSEMBLE MOINS À DES ÉPISODES QU'À LA PRÉSENTATION, DANS UN PASSIONNANT ROMAN-FLEUVE, D'UNE NOUVELLE FACETTE DE L'HOMME, DE SON MARIAGE, DE SES OPINIONS...
DE SA VIE, QUOI !

UNE MORT EN ANGLETERRE EST UNE FICHUE DE BONNE LECTURE, AVEC EN BONUS LA CHALEUREUSE ET IRONIQUE DESCRIPTION DE CETTE BONNE VIEILLE NATURE HUMAINE. »

Winnipeg Free Press

« L'INTRIGUE EST IMPECCABLE, LES PERSONNAGES PLUS VRAIS QUE NATURE ; ON A LE SENTIMENT QUE TOUT SE PASSE ENTRE GENS CIVILISÉS. [WRIGHT] NE CHERCHE JAMAIS L'EFFET POUR L'EFFET ET SES PERSONNAGES BIEN NANTIS PARLENT CALMEMENT, ALORS QUE SES POLICIERS PLUS RUDES, OU ENCORE LES HOMMES DU CRU, S'EXPRIMENT, À LEUR FAÇON, TOUT AUSSI NATURELLEMENT. »

NYTBR

« ... UN DÉLICIEUX *WHODUNIT*. PLUSIEURS COUCHES DE DÉTAILS FINEMENT SUPERPOSÉS, UNE PERSONNIFICATION PRÉCISE ET UNE IRONIE MORDANTE... »

Booklist

UNE MORT EN ANGLETERRE

DU MÊME AUTEUR

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
La Nuit de toutes les chances. Roman.
Lévis: Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
Une odeur de fumée. Roman.
Lévis: Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
Une mort en Angleterre. Roman.
Lévis: Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
Mort d'une femme seule. Roman.
Lévis: Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard. Roman.
Lévis: Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
Une affaire explosive. Roman.
Lévis: Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
Une affaire délicate. Roman.
Lévis: Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
Mort au générique. Roman.
Lévis: Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
Mort à l'italienne. Roman.
Lévis: Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
Une mort collégiale. Roman.
Lévis: Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.
La Dernière Main. Roman.
Lévis: Alire, Romans 132, 2010.

UNE MORT EN ANGLETERRE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Nous remercions aussi le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Death in the Old Country © 1985 ERIC WRIGHT

© 2005 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	
<i>La vie sur le Vieux Continent</i>	1
DEUXIÈME PARTIE	
<i>Mort à Tokesbury Mallett</i>	69
TROISIÈME PARTIE	
<i>Intermède à Florence</i>	145
QUATRIÈME PARTIE	
<i>La dernière haie</i>	177

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE SUR LE VIEUX CONTINENT

À trois heures, par une après-midi pluvieuse du début du mois de mai, Charlie Salter conduisait dans l'intense circulation à deux sens sur une étroite route de campagne ; il se tenait loin de la voiture qui était devant lui, heureux que, pour une fois, les conditions fussent si mauvaises que personne ne tentât de le doubler tandis qu'il était en tête d'une file d'autos qui traversait le milieu de l'Angleterre à une vitesse sécuritaire. Il s'amusait bien, ravi de sa minuscule voiture de location, et le fait de rouler du mauvais côté de la route ne le gênait presque plus. À ses côtés, Annie, sa femme, lisait un guide routier.

Il leur faudrait bientôt choisir un endroit pour passer la nuit ; c'était un problème qui risquait de provoquer suffisamment de tension entre eux pour que les effets s'en fissent ressentir tard dans la soirée, surtout si le dîner était mauvais. Les Salter étaient Canadiens, habitués à voyager sur un continent de motels standardisés dotés de restaurants servant des menus standardisés de l'aube à l'aurore. Ils avaient découvert qu'en Angleterre, il était possible de se retrouver à cinq heures de l'après-midi dans

un village dont le salon de thé était fermé et l'auberge complète. Les gens de ce pays ne sortaient pas de chez eux sans un échange préalable de courrier garantissant la réservation de leur hébergement des mois à l'avance. Plusieurs fois, déjà, ils s'étaient fait un sang d'encre rien qu'à essayer de deviner s'il ne pourrait pas y avoir un endroit plus accueillant « juste après le prochain virage » tandis qu'ils dépassaient l'enseigne « *Bed and Breakfast* » accrochée sur ce qui ressemblait aux Hauts de Hurlevent, alors qu'ils recherchaient une auberge aux fenêtres à meneaux, un feu crépitant dans l'âtre et un aubergiste jovial qui attendait ses hôtes trempés et fatigués avec une tasse de vin chaud.

L'instinct d'Annie la poussait toujours à s'arrêter, sauf s'ils avaient eu une mauvaise expérience la nuit précédente ; elle était alors résolument en quête de confort, déterminée à jeter son dévolu si nécessaire sur un hôtel cinq étoiles à deux cent cinquante livres la nuit. Salter, lui, avait tendance à continuer de rouler « jusqu'à la prochaine ville », jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit rien moins que parfait. Ils poursuivaient ainsi leur route (car c'était généralement lui qui conduisait), leur irritation grandissant de pair avec leur inquiétude. Si d'aventure, après une heure d'errance, ils tombaient par hasard sur une bonne adresse, leur soulagement était tel qu'ils s'en attribuaient mutuellement la découverte. Et si, de désespoir, ils s'arrêtaient dans un taudis, le mieux qu'ils pouvaient faire, c'était de se témoigner une politesse affectée, chacun s'efforçant de surmonter avec altruisme le désir d'incriminer l'autre.

Mais il leur restait encore une heure avant d'en arriver là, aussi Salter se laissa-t-il aller à méditer

gaiement sur la pluie : combien de mots les Anglais avaient-ils pour ça, déjà ? « Crachin », « bruine », « quelques gouttes », « saucée », pour n'en citer que quelques-uns. Et ils désignaient chacun un type de pluie particulier. Salter était accoutumé à la pluie, la vraie pluie, celle qui avait été prévue par la météo, qui avait un début et une fin et vous laissait ensuite tranquille pendant quelques semaines. Mais en Angleterre, la pluie ne tombait pas ; elle était comme suspendue dans les airs. Elle enveloppait tout et trempait tout le monde jusqu'aux os.

La route s'incurva vers la gauche, suivant le tracé d'un haut mur de pierres qui protégeait quelque château local du regard des touristes en voitures de location. Tandis qu'ils se traînaient dans leur petit habitacle hermétique, rêvassant pendant que le monde stationnaire faisait un somme, la route se redressa ; Salter entendit d'abord les cris d'une femme puis vit, dans la brume, une moto équipée d'un side-car venir vers lui ; le véhicule roulait du mauvais côté de la route et semblait hors de contrôle. La femme était sur la selle arrière et le pilote, une petite silhouette voûtée vêtue d'un pardessus noir et coiffée d'un casque vert, s'efforçait de braquer pour que la moto cesse son dérapage. Salter eut tout le temps de se ranger le plus près possible du mur et de s'arrêter avant que le side-car ne vienne s'écraser contre son auto dans un fracas de bois.

Salter défit sa ceinture de sécurité et sortit sous la pluie tandis que le motocycliste se dégageait. Progressivement, les cris de la femme diminuèrent quand elle se rendit compte qu'elle était vivante, puis elle sombra dans le silence. Trois petits garçons s'extirpèrent de la carcasse du side-car, un engin bricolé

maison à l'aide de contreplaqué et de bouts de bois, et tout ce petit monde se tâta en quête de blessures éventuelles. Personne ne semblait blessé ; Salter et le motocycliste se mirent donc en posture de combat.

Une femme dont la tête était recouverte d'un manteau accourut vers eux à travers les champs sur la droite :

— J'avions tout vu ! hurlait-elle en courant. J'avions tout vu ! J'ai déjà prév'nu la police et les ambulatoires.

Elle arriva essoufflée à la voiture, puis répéta son message. Salter interrompit sa discussion avec le motocycliste qui, dans sa tentative d'établir sa ligne de défense, secouait la tête en répétant :

— Vous rouliez à toute allure, non ? À toute allure, hein ?

La circulation était suspendue sur une bonne distance dans les deux sens ; Salter s'approcha du chauffeur de la voiture qui était derrière lui.

— Avez-vous vu ce qui s'est passé ? lui demanda-t-il.

Salter avait eu la voiture en question dans son rétroviseur pendant les huit derniers kilomètres.

— Non, pas très bien, répondit l'homme. Je veux dire, pas avec certitude.

— Oh, mais bien sûr que tu as tout vu, voyons, Les ! s'exclama sa femme. Enfin, tu ne peux pas le nier. Tu as tout vu ! Ce n'était pas la faute de ce monsieur. Voyons, tu as bien vu, non ?

— Oh, bon sang ! s'écria l'homme. D'accord. Voici mes coordonnées. Mais je ne pourrai pas venir témoigner en personne. Je suis en vacances.

— Quoi qu'il en soit, tu as bien vu ce qui s'est passé, répliqua sa femme.

Salter regarda alentour en quête d'autres témoins, mais les autres automobilistes étaient retournés dans leurs voitures et évitaient son regard.

Deux agents de police apparurent : l'un était brun, soigné et moustachu, et l'autre, blond et glabre.

Ils s'affairèrent rapidement à démêler la situation. L'accident était tout ce qu'il y avait de plus simple – la moto avait tenté de dépasser une file de voitures dans un virage sans visibilité – et Salter constata que les policiers délaissèrent rapidement la question de la responsabilité pour se demander s'il fallait porter une accusation contre le motocycliste. Il était temps de faire jouer son grade. Il s'approcha de l'agent brun, lui montra une deuxième pièce d'identité et lui fit comprendre que, dans la mesure où le motocycliste était bel et bien en tort, il s'agissait réellement d'un accident.

— Par ailleurs, ajouta-t-il, je suis en vacances.

L'agent appela son collègue et lui montra la pièce d'identité de Salter.

— Ah ! fit le collègue. Dans ce cas, on aura vite fait de démêler tout ça, n'est-ce pas, inspecteur ?

Le motocycliste se tourna vers sa femme :

— C'est un maudit flic, grogna-t-il. C'est bien notre chance.

Annie, qui se tenait près de l'auto à l'abri d'un parapluie, apparut près d'eux.

— Que se passe-t-il, Charlie ? s'enquit-elle. Ces pauvres gens sont trempés.

Elle se dirigea vers la femme et les enfants du motocycliste, qui se serraient les uns contre les autres à côté de ce qui restait du side-car.

— Allez vous installer dans notre voiture pendant qu'ils arrangent tout ça, dit-elle à la femme. Vous et les enfants, au moins.

— Oh non ! Nous allons inonder votre voiture ! protesta la femme.

— C'est déjà fait. Je vous en prie, allez-y, insista Annie.

— Eh bien, dans ce cas, d'accord. Si vous êtes sûre que votre mari n'y verra aucun inconvénient..., dit la femme.

Ses trois fils et elle se glissèrent à l'arrière de l'auto. Deux dépanneuses arrivèrent sur les lieux. Tout le groupe fut transporté vers un garage situé dans la ville voisine, où fut servi du thé chaud pendant qu'on évaluait les dégâts. Pour un accrochage aussi bénin, les dommages se révélèrent considérables.

— Je pense que votre châssis s'est faussé, annonça le propriétaire du garage. Ça nous prendra deux semaines. Facile.

Heureux d'avoir payé deux livres de plus par jour pour être assuré au maximum, Salter demanda à l'agence de location de lui livrer une autre voiture le lendemain.

Il s'adressa aux deux policiers :

— Bon. Il nous faut un endroit où loger. Vous avez des suggestions ?

— On devrait peut-être aller au poste, proposa l'agent brun. Je suis sûr que mon inspecteur serait ravi de vous rencontrer, et il pourra sans doute vous indiquer les meilleures adresses.

— Parfait, fit Salter. Et eux ?

Il désigna le motocycliste et sa famille, assis en rangée sur un banc, le long du mur, qui tenaient tous un sac de croustilles à la main.

— On va s'occuper d'eux, lui assura l'agent. Ils sont de Londres. Ils devront continuer en train, mais il n'y en a pas avant sept heures. Bien entendu, ils

n'ont pas d'argent, mais on va faire ce qu'on peut pour eux.

— Au fait, où sommes-nous ? demanda Salter. Dans quelle ville, je veux dire ?

— Tokesbury Mallett, monsieur, répondit l'agent d'un air surpris. Bon, si votre femme et vous voulez bien me suivre... ah oui, les bagages... c'est d'accord, alors. On s'en va. À tantôt, Robbo, lança-t-il à l'agent blond qui remplissait des formulaires avec le garagiste.

Tokesbury Mallett était entièrement bâtie avec les pierres jaunes de la région ; les bâtisses de la grand-rue devaient avoir au moins cinq cents ans. L'entrée du poste de police se trouvait au bout d'une rangée de boutiques ; on y accédait par un passage voûté qui donnait dans l'allée pavée d'une grande auberge. À part la discrète lampe bleue au-dessus de la porte, rien ne distinguait l'édifice de ses vénérables voisines. L'agent les fit entrer et les présenta à un sergent assis derrière un comptoir ; le sergent serra la main de Salter et, d'un signe de tête, ordonna à l'agent de les emmener dans un bureau qui donnait sur la rue principale. Là, assis à un bureau, un homme mince, aux cheveux plaqués, vêtu d'un costume de tweed dont la poche de poitrine était ornée d'une pochette, était en train d'écrire.

Une forte odeur d'encaustique se dégageait de la pièce. Sur un mur, une carte d'état-major de la région était hérissée de petits drapeaux et d'épingles de couleur, à la manière d'un champ de bataille. À côté, se trouvait une feuille de papier millimétré sur laquelle un graphique semblait inachevé. Il était trop loin pour que Salter pût lire ce qu'il représentait :

la pluviométrie ? Derrière le bureau, sur un panneau, trônait une sorte de tableau de service soigneusement dessiné en trois couleurs. Le bureau parfaitement astiqué arborait une écritoire portant deux petites bouteilles d'encre en cristal – rouge et vert –, deux corbeilles – « arrivée » et « départ » – et un sous-main de cuir dont les bords étaient rehaussés d'or.

— Je vous présente l'inspecteur Churcher, monsieur, annonça l'agent. Et voici l'inspecteur Salter, de la police de Toronto, monsieur. Au Canada, monsieur. Il s'est trouvé impliqué dans une collision frontale sur la route d'Oxford. Pas de blessés. C'est l'autre usager qui est responsable.

— Et voici sa femme, je présume, ajouta Churcher, qui se leva pour serrer la main de Salter et adresser un sourire à Annie. Je vous en prie, asseyez-vous.

Avant de s'asseoir, il attendit qu'Annie fût en contact avec sa chaise.

— C'est un peu crasseux, ici, j'en ai bien peur. C'est un lieu de travail. C'est fâcheux, ce genre d'accident, pendant des vacances, mais je suis heureux que cela me donne l'occasion de faire la connaissance d'un collègue des colonies. De quelle manière peut-on compenser votre désagrément ? Une tasse de thé ?

— Non, merci. Dites-nous simplement où trouver un lit, répondit Salter. Et où nous pourrions aller manger, plus tard.

— Eh bien, je suis nouveau dans le coin, mais nous avons un deux-étoiles, le Swan. Il y a aussi le Jolly Alderman. Et une foule d'établissements plus modestes. Attendez une minute. Sergent ! appela-t-il par la porte ouverte. Venez nous rejoindre un moment. Le sergent Robey est de la région, expliqua-t-il à

Salter. Ah, sergent. Je vous présente l'inspecteur Salter, un collègue du Commonwealth, et sa femme.

Il adressa un regard vif au sergent, puis à Salter, puis de nouveau au sergent.

— J'aimerais un endroit sec et chaud avec un lit décent et des tonnes d'eau chaude, fit Salter.

— Et sans restrictions quant à l'usage de la salle de bains, renchérit Annie, qui commençait à claquer des dents. Ça nous est égal qu'il n'y ait pas de télévision et nous avons apporté notre whisky, alors ce n'est pas nécessaire qu'il ait une licence, mais ce serait merveilleux si on pouvait aussi y manger, car ça nous éviterait de sortir encore sous cette pluie...

— C'est Boomewood qu'il vous faut, m'dame, intervint le sergent.

— Oh ! Certainement pas, sergent, protesta Churcher. Il n'est pas classé, si je ne m'abuse ? Je ne pense vraiment pas que cela soit convenable.

Il sourit à l'intention de Salter et d'Annie.

— Binks, le patron du Swan, roule tout le monde, surtout les étrangers, répliqua le sergent. Et même mon chien ne voudrait pas de la bouffe du Jolly Alderman. (Il se tourna vers Salter.) Des boulettes de viande et des petits pois congelés. Et du riz au lait en boîte pour finir.

Bien qu'il ne fût pas sûr d'avoir correctement entendu, Salter se sentit néanmoins en de très bonnes mains.

— Alors, ce sera le Boomewood, décida-t-il. À votre connaissance, inspecteur, y a-t-il quelque chose qui cloche dans cet établissement ? demanda-t-il poliment.

Churcher, irrité de la connivence qui s'était créée entre son sergent et Salter, haussa les épaules.

— Je ne veux pas vous décourager, lâcha-t-il, mais je pense qu'on devrait vous prévenir, n'est-ce pas, sergent ?

— Je m'apprêtais à le faire, monsieur. (Le sergent se tourna de nouveau vers les Salter.) On nous y a rapporté la présence d'un rôdeur. Une dame des Indes qui y a séjourné quelques jours s'est plainte que quelqu'un l'avait réveillée dans la nuit. Le rôdeur était en train de lui chatouiller les pieds en disant « Allez, debout ! ». Elle s'est assise sur son lit et il a déguerpi. Elle n'a pas crié ni rien. Elle a gardé son sang-froid. C'est qu'elle partageait sa chambre avec sa fille, vous voyez. Elles prenaient quelques jours de vacances avant que la fille n'entre au collège, et la dame ne voulait pas inquiéter celle-ci. Mais elle est allée tout dire au propriétaire. Le lendemain, elle est venue nous voir parce qu'elle pensait qu'il ne l'avait pas prise au sérieux. Nous avons bien sûr enquêté, mais c'était une perte de temps. À mon avis, un couple de clients devait se retrouver pour un petit câlin – excusez-moi, madame – et le gars s'était trompé de chambre. Vous voyez ce que je veux dire ? Mais c'est un chouette endroit et, dans le coin, on dit que la bouffe y est bonne, si on aime la cuisine italienne. C'est mon cas, ajouta-t-il.

— Oh, Seigneur, Charlie ! s'exclama Annie. Allons-y.

— Entendu, alors, intervint Churcher qui s'efforçait de reprendre la direction des opérations. Et si quelqu'un vous agrippe les chevilles pendant la nuit et que ce n'est pas votre femme, je veux dire, ne le lâchez pas jusqu'à ce qu'on arrive, d'accord ? (Il rit pour montrer qu'il plaisantait.) Je vais demander à Potter de vous y conduire.

— Je m'en charge, monsieur, proposa le sergent Robey. Je viens de terminer mon service.

— Entendu, alors, répéta Churcher.

Il serra la main de Salter.

— Venez me voir demain matin avant de partir. Je serai ravi de bavarder un peu avec un collègue du Nouveau Monde. Allez, sergent, emmenez cette pauvre dame et trouvez-lui un bon bain bien chaud. Je vais appeler à Boomewood pour annoncer votre arrivée.

— Auriez-vous l'obligeance de ne pas mentionner que je suis un de vos collègues ? Du Nouveau Monde... Ça rend les gens nerveux. Je dis généralement que je suis superviseur de l'entretien à la Commission des transports de Toronto.

Churcher se mit à rire :

— C'est votre couverture, hein ? Entendu, alors. Motus et bouche cousue.

Et voilà le travail ! pensa Salter. *Haut les cœurs, et tchao !*

— Merci, dit-il.

Dans la voiture, le sergent s'expliqua :

— Je suis intervenu parce que l'inspecteur est un peu nouveau dans le coin, monsieur. Il ne sait pas à quel point le Swan est un trou à rats. Bon. (Il tourna à un coin de rue et arrêta la voiture en laissant le moteur tourner.) S'il cesse de pleuvoir et que vous avez envie de marcher un peu, voilà le meilleur pub en ville. (Il désigna une enseigne qui surmontait une porte, de l'autre côté de la rue : l'Eagle and Child. Seule une fenêtre éclairée, comme dans un cottage, attestait une présence.) C'est chaleureux, confortable et, en plus, la bière est bonne.

— Sergent, l'interpella Annie depuis la banquette arrière, le Boomewood est encore loin ?

— Huit cents mètres, m'dame. (Il se retourna et se rendit compte qu'elle était pâle et avait les traits tirés.) Désolé, m'dame, dit-il. Vous avez froid. On y sera en un clin d'œil !

Il tourna à droite, emprunta une rue bordée de boutiques, traversa un carrefour puis s'arrêta devant une rangée d'imposantes maisons mitoyennes dont les fenêtres et les portes carrées donnaient directement sur le trottoir. *Autrefois, ce sont des dandys emperuqués qui vivaient là*, songea Salter. La plupart de ces résidences avaient été investies par des commissaires-priseurs et des experts-géomètres, mais sur la façade de l'une d'entre elles, une plaque discrète annonçait : « Boomewood – Hôtel privé ».

— Que signifie « privé » ? s'enquit Salter.

— Cela veut dire qu'ils n'ont pas de bar ouvert au public, répondit le sergent. Ils ont toutefois des boissons pour leurs clients et ils servent du vin au restaurant.

Il les aida à porter leurs bagages jusque dans le couloir étroit où ils furent accueillis par une femme grassouillette qui, de toute évidence, n'était pas Anglaise – bien que Salter se demandât pourquoi il le pensait. Elle avait une bonne trentaine d'années, le teint foncé et lisse, des cheveux châtons tirés en arrière et attachés, une robe de laine sombre et un cardigan sur les épaules ainsi que des souliers élégants et quasi inexistantes qui lui faisaient de jolis pieds et n'avaient rien de confortable ni de pratique. Salter détermina que c'étaient ses chaussures qui la trahissaient.

— Bonjour, sergent, dit-elle en lui touchant le bras. Pas de problèmes à vous signaler aujourd'hui.

Elle rit comme si elle venait de faire un bon mot. Elle avait un accent italien.

Robey avait l'air content de lui.

— Je vous présente monsieur et madame Salter, dit-il. L'inspecteur vous a bien téléphoné, je suppose, madame Dillon ?

Elle acquiesça et sourit.

— Nous vous attendions, fit-elle. Chambre double avec salle de bains.

Elle s'avança, passa le bras autour des épaules d'Annie et plaça cette dernière au centre du groupe.

— Si vous voulez bien signer le registre, monsieur Salter, je vais montrer la chambre à votre femme, annonça-t-elle en emmenant Annie dans l'escalier.

— Bon, eh bien, je vais y aller, monsieur, déclara le sergent. Vous venez nous voir demain, n'est-ce pas ? L'inspecteur apprécierait votre visite. Il adore échanger des idées.

Le visage du sergent était dénué d'expression.

— Vous savez, je ne suis qu'un profane, lui rappela clairement Salter. Mais je serais ravi de lui dire en quelle haute estime je tiens ses policiers.

— C'est cela, monsieur. C'est le genre de choses qu'il aime entendre.

Et voilà qu'en quelques inflexions à peine, le sergent venait de confirmer l'impression qu'avait eue Salter : l'inspecteur Churcher n'était pas seulement nouveau dans la région, il était en outre zélé, peu sûr de lui, voire un tantinet stupide. *Pauvre gars*, se dit Salter.

— Par ici, je vous prie, l'appela madame Dillon.

Salter reprenait espoir à mesure qu'il grimpait l'escalier ; sur le mur, s'alignaient des photographies anciennes de paysages étrangers ensoleillés.

Il fut tout à fait rassuré lorsqu'il vit la chambre : un grand lit qui avait l'air solide, deux fauteuils, une fenêtre donnant sur les collines baignées par la pluie et des radiateurs qui fonctionnaient à merveille. La salle de bains était chauffée, elle aussi, et elle possédait une baignoire géante, une douche, un miroir à raser et au moins six – il les compta – oui, six épaisses serviettes de toilette. Test ultime : Salter alluma l'une des lampes de chevet et il obtint une lumière suffisante pour lire. Ils n'auraient pas besoin de l'ampoule de cent watts qu'ils avaient emportée avec eux sur les conseils d'un ami qui connaissait bien les hôtels anglais.

— Ça fera l'affaire, dit-il à la femme, qui attendait.

— C'est notre meilleure *camera matrimoniale*, déclara-t-elle.

— Votre quoi ?

— Chambre double.

Elle sourit et les laissa.

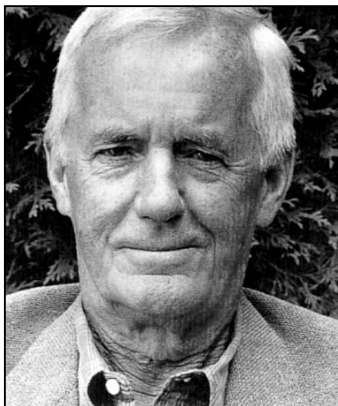


Salter ôta ses chaussures et s'assit sur le lit pour l'essayer.

— Tu crois qu'on a bien demandé ce qu'il fallait ? cria-t-il à Annie, qui faisait déjà couler un bain. Une *camera matrimoniale*, c'est ça, qu'on voulait. Tu penses qu'elles sont toutes comme ça, en Italie ?

— Ne sois pas idiot, Charlie.

Annie entra dans la baignoire et glissa sous l'eau en gémissant de plaisir. Quelques secondes plus tard, elle s'installa de manière à ce que l'eau lui arrivât au menton.



ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances*; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |

040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	<i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

UNE MORT EN ANGLETERRE
est le quatre-vingt-quatorzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

QUILL & QUIRE

Une mort en Angleterre

Charlie Salter et Annie, sa femme, sont en vacances en Angleterre. À la suite d'un accident de la route sans gravité, les voilà bloqués à Tokesbury Mallett, une petite ville dont le seul intérêt est la clientèle du Boomewood, l'auberge où ils logent.

Quand monsieur Dillon, le propriétaire, est assassiné, la fibre policière de Charlie s'éveille, d'autant plus que la police locale ne dédaigne pas de demander son avis au Torontois.

Entre les courses de chevaux et les visites touristiques, Charlie suit donc l'enquête qui, rapidement, se complique. Car si madame Dillon a confessé le crime, le surintendant Hamilton a vite fait de conclure qu'elle ne peut l'avoir commis. Qui couvre-t-elle? Son frère, parti la veille du meurtre et introuvable depuis? Et que penser de cette inscription découverte dans le registre des entrées du Boomewood et qui mentionne Valdottavo, le village italien où est née madame Dillon?

Charlie a beau être en vacances, il ne peut s'empêcher de fureter. Et comme il pleut depuis leur arrivée en Angleterre, pourquoi ne pas s'offrir une petite escapade en Italie? Après tout, ce n'est pas Annie qui se plaindra du soleil de Florence, n'est-ce pas?

TEXTE INÉDIT



9 782896 154036

12,95 \$

6,90 € TTC

Extrait de la publication

